



JOHN BARNETT

traduction Patrick de Friberg

**la véritable histoire
de la Guerre Froide**



PUBLICÉ [NOIR]

La véritable histoire de la Guerre froide



Écrivain-détective né le 1er mai 1931, le jour de l'inauguration de l'Empire State Building — mais il n'y est pour rien — disparu en juillet 1969. Capitaine, sergent puis lieutenant des Marines en Corée, insubordonné par religion, démobilisé en 1957, agent de la CIA, puis détective privé. Un témoin l'aurait aperçu pour la dernière fois, embarquer dans un trawler des années 40, dans le port de Cockburn Town (îles Turcos & Caïcos), un cigare aux lèvres après avoir acheté une grande partie de la cave à alcool locale.



son blog: <http://www.johnbarnett.fr/>

du même auteur, chez le même éditeur :

La véritable histoire du crash de Roswell
La véritable histoire de la Guerre froide
La véritable histoire de l'assassinat de Marilyn Monroe
La véritable histoire des premiers pas de l'Homme sur la lune
La véritable histoire de l'assassinat d'Elvis Presley
La véritable histoire de l'assassinat de J.F. Kennedy
La véritable histoire du Watergate
(à suivre)

© Maggie Barnett, 1971, renewed 2013.
© publie.net & Patrick de Friberg pour la traduction
Dépôt légal : 2^e trimestre 2013
ISBN 978-2-8145-9722-8
© papier+epub, marque déposée publie.net

John Barnett

La véritable histoire de la Guerre froide

traduit par

Patrick de Friberg

roman

PUBLIC [NOIR]
[NOIR]

La véritable histoire de
l'Amérique des 60's

ou

Les aventures délirantes
de Jack Pasolsky
détective privé

Principaux méfaits retrouvés (l'enquête piétine) :

Black is Red comme le cul du vieux colonel

Lézard, lève-toi et marche

Le moine ne portait pas de bas

Même les flics ronflent la nuit.

Joe, le paradis et leurs enfants illégitimes

Un doigt de trop pour faire tomber la pluie

résumé

1962. Jack Pasolsky est poursuivi, assassiné, roué de coups par le monde entier parce que son épouse Natasha lui a offert une boîte de cigares cubains. Il apprendra par son ami et agent du FBI Roberto Pancrasse Junior, que la Guerre froide commencera si un jour, l'embargo empêche les grands de ce monde, dont je ne suis pas du haut de mes 1m76, de continuer de fumer des Partagas. On ne dira pas, non plus, que mon éditeur peut m'envoyer tous les cigares qu'il veut, aussi. Ah, oui, j'allais oublier : Joe, la fille de John Barnett et néanmoins la secrétaire de Pasolsky, possède l'une des plus belles plasties de la galaxie (même si, en dehors de notre bonne vieille terre, les arrière-trains extra-terrestres militent pour l'abstinence éternelle).

*Aux vétérans et à tous les décorés.
Pour qui le hasard d'une balle perdue était bien plus
dangereux que la rareté d'un tir ajusté.
Que le diable vous enivre, à perpétuité.*

John Barnett

chapitre 1

Natasha aurait enfin son sourire et sa jambe
qui tapisseraient les toilettes de tous les
amateurs de blondes qui n'ont pas été
consolés de la perte de Marilyn Monroe.



Je suis Jack Pasolsky, détective privé. New York. Je voudrais bien fanfaronner en vous racontant que je suis le meilleur de toute la profession parmi ces centaines d'officiers et de sous-officiers démobilisés après ces conflits où nous avons seulement appris à tuer et à survivre. Rien de tout cela dans mon curriculum encore un peu *vitae* par le hasard ou par le fait que je cours très vite depuis tout petit.

Après la guerre de Corée, de retour à New York, nos médailles accrochées derrière notre fauteuil en similicuir, nous nous sommes arrogé le droit de faire la loi, en souvenir de tous les passe-droits que nous avons usés sur les champs de bataille.

– Je suis aussi un peu fainéant.

Dans ma catégorie, je suis juste positionné avant les petites frappes que les rares clients payent quelques dollars pour aller faire chanter un notaire ou faire taire un banquier récalcitrant.

Natasha était revenue.

Non pas que cette annonce m'ait fait bondir d'allégresse, d'abord parce que les prochains jours, mes vieux potes ne me verront plus dans mon état normal, c'est-à-dire pas rasé, défait et heureux de vivre, mais surtout parce que je devrais

rentrer avec une alcoolémie convenable à la maison, ne pas étaler mes fringues partout et finir les parties de poker dans le salon à trois heures du matin avec des filles aux mœurs non convenues. Mais, j'étais au moins rassuré que mon épouse n'ait pas été vendue par son septième impresario à un bordel mexicain ou cubain pour une poignée de billets ou pour ne plus l'entendre râler. Il m'aurait fallu me déplacer en voyage – je ne supporte plus l'avion depuis qu'un sergent des parachutistes m'a obligé à descendre d'un appareil en excellente condition et volant à grande vitesse – pour casser des genoux et laisser dans tout le pays ma carte de visite pour qu'on se rappelle qu'à New York on ne touche pas au bien privé, surtout quand il appartient à Jack Pasolsky. Dans la famille on est anti communiste de père en fils et nous refusons l'adage stalinien du « tout ce qui est aux autres est au Parti et tout ce qui est à moi se discute ».

– Tu as tourné un peu, au moins ?

– Juste de quoi me payer mon billet de retour. Une servante de Cléopâtre, une heure à me tenir à la droite du trône, déhanchée, avec une amphore de vin. J'ai mis deux jours à remarquer normalement. Je suis sûre que j'aurais pu devenir handicapée et attraper le virus de la scoliomélique. D'ailleurs, je tousse depuis mon retour.

– La scoliose ? On n'attrape pas la scoliose avec un virus, Nat. Mais bon. Tu as tourné dans un grand film, c'est bien, non ?

– Il m'avait promis un grand rôle et il voulait juste me sauter. Je devrais me souvenir que tu dis toujours qu'il ne faut pas coucher avant d'avoir lu le contrat et touché le chèque d'avance. J'oublie toujours.

– Il faudrait que je me rappelle cette phrase, aussi et plus souvent, Nat. Tu verras, tu l'auras un jour ton grand rôle.

– Ha. Et puis Richard Burton m'a invité à prendre un verre dans sa roulotte pour me baiser.

– Et ?

– Quand je suis arrivée, la place était prise. Après, il avait oublié qu'il m'avait dragué quand je passais mon déguisement de servante sans rien dessous. C'est un gros vicieux, mais il boit trop, il a le vin gai, alors les filles le trouvent supportable.

– Pas de chance. Richard Burton, quand même... Ce sera quoi le titre du film, pour qu'on se réserve une soirée pour aller le voir ?

– Ça pourrait être « la pute et l'alcoolo », Burton n'a pas décroché et Taylor couine comme une cochonne qu'on assassine de dix heures du matin à trois heures de la nuit, mais le producteur a tranché pour Cleopatra. Tu ne m'en veux pas, Jack ?

– On a tous les deux des métiers à la con, mais on survit, Nat.

Elle était partie se faire couler un bain et j'avais ouvert une bouteille de champagne. J'aime les retrouvailles.

– Jack ?

– Oui, Nat ?

– Quand je suis revenue, il y avait un paquet pour toi à l'entrée. Comme personne ne sait que j'habite ici parce que ça ne servirait pas ma carrière, j'ai pensé que c'était pour toi. Je te l'ai déposé sur le canapé.

Un paquet. Pour le détective privé Jack Pasolsky, le roi de l'emmerdement maximum. Un paquet adressé à son adresse privée signifie la disparition d'un bloc de New York et le record mondial des pertes collatérales dans une explosion où les Japonais auraient gagné un complexe d'infériorité.

– Nat, dans le bain !

Je la poussais dans l'eau, lui enfournais la bouteille de champagne entre les mains, fermais la porte de la salle de bain et bondissais pour renverser le canapé sur le paquet suspect.

Après, et bien après, comme toujours dans ma chienne de vie, ce furent les pompiers, une compagnie entière, le FBI, une armée, la police et les reporters par dizaines d'excités, surtout les photographes installés sur les balcons de l'immeuble d'en face qui hurlaient le nom de Natasha pour qu'elle lève la jambe hors de la mousse de son bain en buvant le Champagne au goulot.

– N'aurais-tu pas pu choisir une heure moins avancée dans la nuit ?

– Pancrasse, tu n'aurais pas voulu que je ne fasse pas comme d'habitude ?

Mon pote Roberto Pancrasse junior, bien qu'agent du FBI, m'entraînait plus souvent dans les affaires les plus tordues possible que le contraire. Nous avons sauvé Kennedy ensemble, enfin presque, renvoyé les criminels extraterrestres de Roswell dans leur planète, sauvé le monde d'une Guerre froide atomique et bien d'autres histoires catastrophiques.

Il faut avouer que là, je lui rendais au centuple ce qu'il m'avait fait subir. Non pas pour l'histoire du paquet suspect, mais parce qu'il était photographié à chacune de ses grimaces, chaque fois qu'il se récurait le nez ou se remontait la ceinture. Il aurait des souvenirs à montrer à ses nombreux enfants de ces cinq épouses et ce, pour des générations.

– C'est ça le problème, Jack. Quand tu fais « comme d'habitude », on sait tout de suite qu'il faudra appeler le maire pour s'excuser avant de se déplacer.

L'artificier du FBI arriva en plastron, faillit s'effondrer, aveuglé par les flashes des reporters, avançant encore à toucher le paquet à l'aide de sa longue pince. Il mit une bonne heure de soins particuliers pour couper la ficelle et la foule l'accompagna de ses « ho ! » et de ces « ha ! » qui semblaient l'exaspérer à un point tel que Pancrasse dut exiger qu'on repoussât la foule en dehors

d'un nouveau cordon de police d'où nous n'entendions plus les commentaires foireux des quidams devenus spécialistes des explosifs, voulant donner des conseils au FBI. Le démineur souleva enfin le scotch et nous refinmes notre respiration.

Le paquet était ouvert, l'immeuble n'avait pas sauté, Natasha applaudissait en riant. Les flashes éclatèrent à nouveau.

L'artificier plongea la main dans le paquet. Il la retira en enlevant son casque de protection. Il me regardait, haineux, en mangeant la poignée de bonbons qu'il avait retiré de mon envoi.

– Si chaque New-Yorkais appelait le FBI à Noël pour ouvrir ses cadeaux, je te laisse le soin d'imaginer le bordel que nous devrions gérer.

Roberto Pancrasse Junior, bras droit de J. Edgar Hoover sans avoir couché, parce que le Boss était certainement déjà amoureux, passé par West Point et la Guerre de Corée où nous avons perdu plus d'amis que nous n'en avons jamais rencontrés. Pancrasse, ce si vieil ami avec qui j'avais fumé ma première cigarette, pris mes premiers gnons et dragué nos premières petites amies. Pancrasse se demandait comment il expliquerait une nuée d'heures supplémentaires de nuit de centaines de fonctionnaires. Il devrait aussi ajouter aux dépenses de la ville et au budget fédéral, les photographies et les commentaires d'une épopée d'ouverture d'un paquet de bonbons devant la Presse entière.

Natasha continuait à poser, le rire facile. Les journalistes prolongeaient leur bonheur mesquin à hurler et le démineur, le sourire railleur, à bouffer les sucreries qui garnissaient mon colis.

Joe, ma secrétaire, entra alors, essoufflée. Elle portait un délicieux petit chapeau rond qui rehaussait son magnifique cou et mettait en valeur son menton parfait et à croquer.

– J'ai entendu à la radio que tu étais en danger, alors j'ai accouru!

– Fausse alerte, Joe. Un paquet suspect et au lieu d'une bombe, des bonbons. Des kilos de sucreries pour qu'on parle pendant des jours du célèbre Jack Pasolsky qui dérange jusqu'à la Maison Blanche pour un paquet envoyé par un fan. Putain de nuit où il va falloir que je rende des comptes aux autorités. Même Pancrasse ne me parle plus.

– Tu n'as pas de fans, Jack. J'en suis témoin. Je peux te nommer des dizaines de femmes abandonnées, autant de maris jaloux, des concurrents haineux, des types qui t'en veulent pour les avoir coffrés, ceux à qui tu as cassé un genou parce qu'ils m'avaient regardée, les débiteurs et autres huissiers qui se tiennent loin de tes poings, mais jamais de ton compte en banque, mais des fans ? Et puis, personne ne connaît ton adresse privée, Jack.

– C'est juste, Joe. Enfin c'était le passé. Parce que maintenant on la connaît jusqu'à Mars.

Joe est la fille de John Barnett. Elle en a hérité un appartement, un cabriolet rouge, une droite légendaire ainsi que la sagacité de son détective-écrivain de paternel. Elle me lança ce signal qui vous hérissé la colonne vertébrale en vous prévenant d'une catastrophe imminente.

– Comment sont-ils ces caramels ? Pourrait-on les goûter ?

– Ne touche à rien, Joe !

Elle s'était approchée du paquet alors que l'artificier s'en écartait. Il avait fait deux pas avant de s'effondrer, elle avait la main au-dessus du carton et moi je prenais le pouls du policier.

Il était mort dans une ultime convulsion, tombé raide, la face contre terre.

Elle cria et se jeta dans mes bras. Je n'avais pas tout perdu de ma nuit et la rassurais en lui caressant la nuque.

que Pancrasse pourrait appeler le maire pour lui indiquer d'une voix grave que l'alerte était réelle, que les journalistes auraient leur Une et que Natasha pourrait avoir son sourire et sa jambe qui tapisseraient bientôt les toilettes de tous les amateurs de blondes qui ne seront jamais consolés de la perte de Marilyn Monroe.

L'agent du FBI s'approcha du paquet, regarda l'adresse et constata qu'elle était écrite au nom de Madame Jack Pasolsky.

– Tu crois que l'épouse de Richard Burton est jalouse, Pancrasse ?

– Je pense plutôt qu'on va devoir sortir ta femme de son bain et lui poser quelques questions, Jack.

Natasha n'attendait qu'une autorisation de ma part pour sortir de la baignoire, habillée de bulles sous les flashes des appareils et le ronronnement des caméras. Même Joe applaudissait la prestation de l'artiste.

J'avais envie d'un whisky, Julio's allait ouvrir et je me consolerais en m'avalant mon burger « spécial Pasolsky » avec son confit d'oignons sucrés et sa double rasade de purée de piments antillais. Je traînais un peu à flairer et étudier le paquet pour y découvrir le moindre indice. Mais, le professionnel qui l'avait emballé avait fait du bon boulot. Je conseillais à Natasha de tout dire, même le détail le plus sordide à Pancrasse puis filais au bureau pour attendre au calme que la ville veuille bien se réveiller aux bruits de la grille du restaurant de Julio.

www.publie.net

coopérative d'édition numérique

